

Liffré

Gérard Fourel, photographe bien dans ses pompes

LE DESTIN DE GÉRARD FOUREL ÉTAIT D'ÊTRE OUVRIER, À FOUGÈRES, DANS LA CHAUSSURE. LA PHOTOGRAPHIE LUI A PERMIS DE DONNER UNE AUTRE DIMENSION À SA VIE. EN NOIR ET BLANC. PORTÉE PAR LE PLAISIR DE LA RENCONTRE.

8

Gérard Fourel est né à Irodouër, petite commune de Haute-Bretagne, il y a soixante-dix ans.

« Et dans la famille, je crois bien que je suis le premier à m'être intéressé à autre chose qu'à bosser du matin au soir ! Faut dire qu'à Fougères, à part pour ceux qui ont fait des études, y a une voie toute tracée : la chaussure. Un gars qui décrochait le BEPC était déjà au-dessus du lot, pour moi. Alors, je me suis retrouvé à l'usine. Mais voilà qu'à l'usine, je m'apercevais, quand même, qu'il y avait quelque chose qui déconnaît. Mon père, lui, il insistait : "Tâche déjà d'être un bon ouvrier." De mon poste de travail, je regardais par la fenêtre, et je me disais : je vais me barrer... » Avec Georges

Dussaud, autre futur photographe de talent, Gérard s'inscrit à la Société photographique de Rennes. L'un et l'autre y trouvent leur compte. Et partent bientôt pour le Portugal et le Trás-os-Montes, qui sera leur premier lieu d'exploration. On connaît les liens entre Georges Dussaud et ce territoire, qui consacre aujourd'hui un musée à ses images. Puis, Gérard Fourel fera équipe avec l'auteur rennais Gilles Cervera, toujours au Portugal, dans le Barroso, autre pays perdu en apparence, pour un livre intitulé *Negrões. La mémoire blanche*. Gérard travaille dur et la photo lui offre ces moments de magie dont il ne peut plus se passer. Et la chance va tourner. « J'ai fini cadre chez Rhône-Poulenc. Mon patron venait d'une famille de graphistes et d'imprimeurs. En fait, il m'a embauché parce que je faisais de la photo. Ça lui permettait de vivre sa passion à travers moi. Il me donnait des vacances rien que pour ça ! Et c'est lui qui a financé mon premier livre. Sans exiger un seul instant d'y apposer le logo de l'entreprise. »

« Je crois que pour faire une bonne photo, il faut parfois se mettre dans des conditions difficiles. »

Gérard sera ensuite marqué par une autre rencontre, avec le réalisateur Marc Weymuller, en 2004, qui complétera le trio, avec Gilles Cervera. « Avec Gilles, nous travaillons chacun de son côté. Je prends des photos de mon côté et lui, il écrit du sien, puis nous associons nos deux regards. Je préfère ça plutôt qu'un auteur qui interviendrait pour commenter ou un photographe qui serait là pour illustrer. » En 2013, Gérard Fourel reviendra à ses premières amours, avec *Fougères l'ouvrière*. Fidèle à la prise de vue en argentique, il a cependant opté pour le traitement numérique des clichés. « D'abord, ça évite d'avoir constamment les pattes dans la patouille. Ensuite, c'est plus précis. Et puis, on fait ce qu'on veut quand on veut, même à l'heure du p'tit déj' ! » Gérard Fourel est adepte du portrait en noir et blanc. « Au début, j'étais très impressionné par Diane Arbus, et elle s'est suicidée. Comme ce n'était





pas mon intention, je me suis intéressé à d'autres, comme August Sander, des gens plus gourmands de la vie, comme Josef Koudelka et, surtout, Mario Giacomelli et toute sa magie. Un mec qui se moquait pas mal si sa photo était sous-exposée ou pas, qui jouait avec la matière. Avant une interview, il a dit à un journaliste : "Je vous préviens, si c'est pour m'interroger sur la photo, j'y connais rien." C'est quelque chose que j'aimerais bien dire, moi aussi. En fait, je ne me suis jamais senti bien avec Cartier-Bresson. C'est trop étriqué pour moi. » Gérard confie à son copain Georges Dussaud qu'il aimerait bien photographier une de ces veillées auxquelles ils participaient, au Portugal. « Georges m'a dit que

« *Ce n'est pas le voyage qui m'intéresse, c'est la rencontre.* »

c'était impossible, qu'il n'y avait pas assez de lumière et qu'il y avait trop de contre-jours. Un jour, pourtant, je suis parti de Liffré et j'ai roulé jusque là-bas. J'ai photographié la veillée. Au retour, quand j'ai tiré les photos, elles étaient toutes floues. Toutes sauf une. J'avais MA photo. Celle que je voulais. Je crois que pour faire une bonne photo, il faut parfois se mettre dans des conditions difficiles. » Et Gérard a besoin d'un autre élément, totalement indispensable, celui-là : la rencontre et la relation humaine. Pas celle d'un instant, d'un passage, d'un moment volé, mais celle qui dure et qui s'approfondit au fil du temps. « Quand je suis allé aux États-Unis, par exemple, je n'ai pas voulu prendre de

photos, parce que je ne savais pas si j'allais revenir. J'ai besoin de retourner souvent dans un endroit. Ce n'est pas le voyage qui m'intéresse, c'est la rencontre. Ce qui me plaît, c'est de retourner dans mon petit village espagnol et d'y retrouver mes copains que je connais depuis vingt ans. Je suis dedans. Je ne suis pas en dehors. Et quand je leur demande conseil pour photographier ceci ou cela, ils m'aident. Ce qui me rend triste, c'est quand la source se tarit, quand je sens que les choses se sont banalisées. Alors, là, je sais qu'il va falloir recommencer ailleurs. » Peut-être un peu du vide qu'on ressent lorsqu'une histoire d'amour se termine et que l'on croit qu'on n'aimera plus jamais.

G.A.

Bibliographie

Negrões. La mémoire blanche, textes de Gilles Cervera, éditions Kernes, 1985

Gens du Barroso, textes de Gilles Cervera, Société du petit Démon, 2004

Fougères l'ouvrière, textes de Marc Baron, préface d'Éric Chopin, association La Sirène, 2013